

IL ÉTAIT TEMPS DE FAIRE DES ENFANTS

Seysha Taft

raconter la vie

Une expérience désirée de la maternité.

Comme toutes les femmes, je ne voulais pas d'enfant, du moins pas tout de suite. Je préférais attendre le bon moment, d'être bien installée dans ma vie professionnelle, mon couple, avoir tout le confort moral et matériel pour l'accueillir. Je privilégiais mes études, ma carrière, ma thèse. J'étais au centre de mon monde, il n'y avait pas de place pour un enfant. Comme ma mère avant moi, je n'en voulais pas. J'ai porté cette certitude de 15 à 35 ans.

Et puis un facteur que je n'avais pas anticipé s'est invité à ma fête très privée : le temps. Le temps d'étudier et de mettre en place une carrière, c'est long. Celui de cultiver un homme, aussi. Surtout le bon. Je l'ai trouvé, il a su s'imposer parmi mon égocentrisme et mon narcissisme. Je lui ai donné une place importante. Et le temps a coulé. J'aurais dû m'en douter quand je suis passée de la capitale à la province, du « je » au « nous », du petit studio à l'appartement une pièce puis deux pièces, et enfin à la maison avec un jardin, pour y faire pousser des trucs. Moi qui ai failli faire crever les plantes de ma mère, dont j'étais l'arroseuse attirée pendant ses vacances, et qu'elle retrouvait noyées, parce que j'avais peur qu'elles meurent de soif et d'inattention. Moi qui revenais la nuit, aux heures les plus fraîches, et qui arrosais au petit matin, pour que les plantes ne perdent pas une goutte d'eau, moi qui leur parlais et leur chantais des chansons, comme ma mère. Sauf qu'avec elle ça marchait. Pas avec moi. Comment pourrais-je m'occuper d'un enfant toute une vie quand en l'espace de quelques semaines la serre de ma mère passait de vie au quasi trépas ? Non, un enfant ce n'était pas pour moi.

La main verte, c'est acquis, je ne l'ai pas. Je viens pourtant d'une lignée de profs, d'ingénieurs, de coiffeurs et de jardiniers. Et pourtant j'ai ce jardin. C'est moi qui l'ai voulu, pas lui. Il s'en serait passé. Tout au plus s'est-il accordé la tonte de la pelouse. Que dis-je, de l'herbe. Et encore, ce n'est plus de l'herbe, c'est un champ. Un champ de mousse et de pissenlits. Mais c'est mon jardin. Encore une responsabilité, quelle angoisse. Du temps, un jardin et une vision.

J'ai privilégié ma vie sentimentale, ma vie de couple, mon confort matériel.

Et l'intellect est presque passé aux oubliettes. Ma thèse a traîné, j'ai labiné avec elle. Je n'avais plus envie de jouer au rat de bibliothèque toute la semaine y compris le samedi. Le samedi je préférais être aux côtés de cet homme qui a changé ma vie. Et toute la semaine aussi. Et toute ma vie. Moi qui me voyais ambitieuse (je suis paresseuse), adulée (j'ai horreur de la foule), célèbre (il faut travailler), médiatisée (j'ai déjà du mal avec un ordinateur, et je maîtrise encore moins les réseaux sociaux), me fantasmant une vie intellectuelle et sociale, de paillettes, de toc et de kitch, (oui, j'aime rêver), je me complais dans mon jardin. J'y ai même planté quelques arbres et des fleurs non capricieuses, ne demandant aucun entretien et qui repoussent qu'on le veuille ou non.

A la mort de maman, mon père m'avait dit : « Tu deviens adulte maintenant. » Je n'avais pas compris, cela m'avait vexée. J'étais grande, majeure et vaccinée, j'avais toutes mes dents, un emploi, un début de carrière prometteur, un chéri sérieux. Toute la vie devant moi. Et puis à 30 ans plus de maman, pour me conseiller, me guider, me dire « Fais comme ci, ce bout-là comme ça, à tel moment, pour telle raison, oui c'est bien, mais comme ça c'est peut être mieux parce que, là tu vois ? » J'ai perdu ma mère : mon guide, mon prof, mon pédagogue au moment où je voulais le plus me blottir dans ses bras. Mon monde est tombé ou plutôt a continué sans moi. De ce néant subit, j'avais besoin de la main tendue de mon père pour pleurer avec lui, de son épaule pour lui confier l'absolue détresse de l'enfant perdu, de son bras pour apprendre à marcher dans la vie sans elle. Cette main, ce bras, cette épaule, c'est mon amoureux qui me les a proposés, en silence, avec son doux sourire.

J'ai compris mon père et son message. Il ne m'avait pas rabrouée. A sa façon cryptique, il m'avait lancé un appel au secours. C'est lui qui allait mal et qui s'est effondré, ratatiné, recroquevillé ; c'est lui qui a hurlé notre détresse, qui a porté dans sa chair notre douleur, c'est lui tapi dans le néant, inconsolable, qui a su que j'avais la force de le soutenir et de le porter, de le supporter. Il m'a fait confiance, cette fois le tuteur c'était moi. J'ai endossé maladroitement mon rôle d'adulte, avec la bienveillance et l'approbation de mon père. Quel héritage que celui de ma mère ! Sa curiosité intellectuelle, sa rigoureuse honnêteté, sa timidité clownesque, sa créativité artistique, sa sensibilité exacerbée, ses gaffes et sa main verte. Sa vie. Son œuvre. Son

amour. Sa présence. Cherche Maman désespérément.

35 ans. Un appel viscéral. Une irrésistible envie dans mon corps et dans ma tête. Une irrésistible envie d'enfant mais pas de bébé ; d'être mère, mais pas maman. Il était temps de faire des enfants. Mon corps comptait les jours, mon énergie s'amenuisait. Mon futur mari avait doucement souri. Je voulais être mère. Mais c'est bien ce corps-là, vilipendé, qui me réclamait un enfant. Physiquement, j'avais mal d'être sans enfant. J'avais un besoin charnel de tenir contre moi ce petit être chaud et tiède qui crie et pleure. Ma mère m'avait dit que je ferai une bonne mère. Je ne l'avais pas crue, à 25 ans. Faire un enfant sans elle, c'était comme apprendre à faire du vélo sans papa, ou sans les petites roulettes. Mentalement, j'avais mal d'être sans descendance. La vie devait continuer, et par moi aussi si je le pouvais.

L'entretien du 4e mois avec la sage-femme s'est déroulé au 6e faute de participantes. Dans ma province, on ne tombe pas beaucoup enceinte. Ou c'est ma sage-femme qui ne faisait pas l'unanimité, ou bien ce n'était pas la bonne période, la crise, tout ça. Pour les séances de préparation j'étais la seule vieille primipare, les autres jeunes femmes en étaient à leur 2e ou 3e enfant. J'ai beaucoup lu, me suis beaucoup renseignée, j'ai fait des recherches, bien sûr. Je m'attendais à l'accorte bonne-femme, rondelette, d'un certain âge, qui en a vu des vertes et des pas mûres. A la place, j'ai trouvé un mannequin, jeune, dynamique. Moi je ressemblais déjà à une baleine échouée sur la plage.

– Bonjour, je vois que vous êtes une jeune maman...

Je m'étouffe, je ne suis ni jeune, ni maman.

– Vous savez ça me dérange que vous m'appeliez « maman ». Je ne suis ni votre mère ni dans un rapport d'affect avec vous, ni encore dans une relation d'intimité et cela me gêne profondément. Je suis une mère en devenir, une future mère mais pas votre maman. C'est ma fille qui m'appellera ainsi, si elle le souhaite... Si ça ne vous ennuie pas de dire « mère », pas « maman » ?

– Je vais essayer d'y penser. Bon. Avant de vous faire une présentation sur le déroulement des séances vous avez sans doute beaucoup de questions à me poser.

– Oui, Madame. Quels livres me conseilleriez-vous concernant le développement intellectuel et affectif de l'enfant, outre Dolto et compagnie,

les classiques ? Cela nous aiderait beaucoup dans l'éducation de notre enfant.

– Je vais me renseigner et je vous ferai une petite liste si vous le souhaitez.

– Oui, je veux bien, s'il vous plaît.

– Vous avez des questions sur le déroulement de votre grossesse ?

– Non.

– Êtes-vous angoissée ?

– Non.

– Vous avez des craintes à la perspective d'accoucher ?

– Non.

– Vous voulez accoucher où ?

– A l'hôpital, pas en clinique. L'hôpital est habilité pour prendre en charge tout problème concernant le nouveau-né en cas d'urgence médicale, je serai bête d'accoucher à la clinique et de devoir y rester, pendant que mon enfant serait évacué à l'hôpital. Donc ce sera à l'hôpital.

– Vous souhaitez visiter la salle d'accouchement ?

– Non.

– Votre mari va assister à l'accouchement ?

– Oui. Mon futur mari a dit que oui.

– Vous avez peur par rapport au déroulement de votre grossesse ?

– Non.

– Vous avez des malaises, des symptômes ?

– Non. Pas de malaises. Pas de vomissements. Pas de contractions. Une grossesse idéale.

– Et donc vous avez déjà préparé la chambre de bébé ?

– Oui c'est mon ancien bureau repeint en orange.

– Mais le matériel est prêt ?

– Non. Mais c'est bientôt les soldes, alors nous allons en profiter, voir s'il y a des réductions sur le mobilier des chambres d'enfant. Et puis la maison est déjà sécurisée, adaptée : pas un bibelot à portée de main d'enfant, ni d'adulte d'ailleurs, mon futur mari est tellement maladroit ! Tout est solide à cause de lui, rien de fragile en vue.

– Je vois. Et les petits habits de bébé ?

– Non, je n'en ai pas. Ma gynéco m'a dit d'attendre l'accouchement pour la taille définitive de mon enfant. Elle est déjà tellement grande que la taille naissance est d'ores et déjà à exclure. Je ne vais pas remplir la penderie de

vêtements inutiles.

– Mais les peluches, les petits doudous ?

– Ah ça non ! Il me reste encore 3 mois, ça va prendre la poussière, dans les placards, ce sont des nids à acariens et à allergies. Non, non, ça attendra. Et puis les doudous c'est nous qui les choisirons. Les amis, je leur ai dit, pas de doudous. Des jouets, des livres, des vêtements, du matériel de puériculture, mais les ours et autres trucs en peluche avec les yeux collés là, c'est source d'étouffement potentiel. Trop dangereux.

– C'est inhabituel... Donc pas de problème particulier ?

– Non. Mais c'est vous qui m'inquiétez, qui m'angoissez. J'ai l'impression d'être anormale. Je vous réponds : non pas d'angoisse, non je n'ai pas peur, non je ne m'inquiète pas. J'ai plutôt l'impression avec vos questions que je devrais...

– Ah mais ne vous inquiétez pas, il n'y a pas de soucis, ça viendra.

Quoi, d'être normale ou d'angoisser ?

Et là, enfin, la rencontre a lieu entre elle et moi. La sage-femme stagiaire qui avait demandé à assister à l'entretien est morte de rire, a raté l'heure de son rendez-vous (elle devait nous quitter pendant l'entretien) alors que la sage-femme avait essayé de garder une distance professionnelle jusque-là. Et de m'expliquer que la plupart des femmes enceintes font l'objection inverse, qu'elles prennent pour du dédain, du mépris, de la hauteur le fait d'être nommées futures mères, et qu'elles préfèrent le terme « maman ». Mon observation était donc inhabituelle. Je suis de fait passée pour une folle furieuse, pas maternante pour deux sous, une hystérique du ménage et de la propreté, d'une intransigeante sévérité et d'une lucidité à faire peur... Mes collègues, écroulés de rire quand j'ai raconté mon premier entretien, m'ont dit que j'avais répondu comme une intello et pas comme une mère. J'ai donc compulsé des magazines « spécial bébé » (comment ça pas de soldes sur le matériel de puériculture ?), établi une liste bébé (au 8e mois), me suis penchée sur ma liste « valise pour la maternité » (à J-15), et me suis mise à paniquer car la chambre n'était pas prête, c'était encore une buanderie annexe, avec la poussette et la nacelle sous plastique, mais au moins les petits vêtements de bébé étaient classés par taille.

Nous l'avons tellement désiré et attendu ce bébé ! C'est vrai, la sage-femme de la PMI a demandé à voir la chambre de bébé, m'a regardée donner la

tétée, et m'a demandé ce que je lui racontais en anglais. J'ai répondu que j'avais lu qu'il fallait prévenir bébé quand on le soulève, chaque fois qu'on interagit avec lui. En fait, je lui gazouillais des petits mots d'amour. Elle a souri. J'avais des tonnes de questions à propos de mon bébé, chacune révélant ma peur de mal faire, mon angoisse de mal m'y prendre, ma terreur de le marquer à vie, en faisant ou pas, en disant ou pas quelque chose de mal. Elle a encore souri. Elles sont vraiment sages, ces femmes !

Et mon jardin ? Ma fille y a planté des radis et de la salade, ça pousse vite.

Maintenant je suis maman.